
M A N U S C R I T

BRADER SES DEMONS

de Boyan Papazov

Traduit du bulgare par Athanase Popov

cote : BUL08N711

Date/année d'écriture de la pièce : 1999

Date/année de traduction de la pièce : 2007

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Boyan Papazov

Brader ses démons

Douce frénésie

© Athanase Popov* pour la traduction française (achevée début 2007),
réalisée avec le soutien financier de la fondation A'Askeer

* M. Stoyan Atanassov est l'auteur d'une précédente traduction inédite, réalisée à partir d'un manuscrit qui a été retouché depuis par l'auteur. Il a fait précéder sa traduction de la note suivante : « Un des défis de cette pièce, qu'à mon avis Boyan Papazov a remarquablement relevé, consiste à créer des personnages dont le discours révèle l'origine, le milieu et la psychologie. L'univers interculturel dans lequel Papazov introduit son public est fait de mélanges de toutes sortes. Aussi, aucun des personnages n'est-il pas, pour ainsi dire, un sujet linguistique pur, cohérent. Le langage de chacun d'eux fait l'amalgame, strictement individuel, de la parole du clan, de l'ethnie, de la région, mais aussi de ses ambitions de réussite sociale. Le traducteur se devait par conséquent d'essayer de rendre ce parler bâtard à travers un mélange de registres stylistiques différents, qui n'a certainement pas la force et la couleur du texte original, mais qui voulait s'en approcher... ». Pour bien comprendre la pièce, il faut impérativement lire le synopsis inclus ci-après (N.d.t.).

Boyan Papazov – *Brader ses démons*

par Andrea Koschwitz (paru sous le titre *Ours bulgares* dans *Theater Heute*, août 2003¹)

Traduit de l'allemand par Athanase Popov

« Le programme pour la prochaine décennie ressemble à peu près à cela : les Tsiganes s'installent avec leurs caravanes au beau milieu des Champs-Élysées, tandis que des ours bulgares exécutent leur numéro sur le Kudamm berlinois, que des Ukrainiens semi-appivoisés mettent en rangs leurs troupes de Cosaques misogynes aux portes de Milan, que des Polaques éméchés et absorbés par la prière saccagent les vignobles situés de part et d'autre du Rhin et de la Moselle, afin d'y planter des arbustes frugifères dont les fruits sont remplis d'alcool à brûler... Il est difficile de prévoir ce que feront les Roumains avec les millions de moutons de leurs troupeaux... Serbes, Croates et Bosniaques traversent la Manche avec leurs barques dalmates et balkanisent la Grande-Bretagne. Quant à savoir ce que feront les Albanais, cela déborde les capacités de tout imaginaire conventionnel... » Si tant est que l'on doive ajouter quelque crédit aux propos de l'écrivain polonais Andrzej Stasiuk, nous ne serons pas à même de reconnaître l'Europe de demain.

Ma pièce préférée de la nouvelle saison s'appelle *Brader ses démons*. Elle est l'œuvre du dramaturge et scénariste Boyan Papazov. La suite scénique, composée de 16 épisodes consécutifs, résiste farouchement aux tentatives de transposition en langue allemande. Pourtant, ce texte pour le théâtre, d'une redoutable originalité, représente un grotesque instantané du conflit Est-Ouest, lequel préfigure de façon pittoresque la dévastation qui nous guette tous.

Simona l'anthropologue est jeune et ambitieuse. Depuis la chute du communisme, elle vit en Floride avec sa mère, une Gréco-bulgare et son père, un juif russe. Comme partout où le libéralisme est roi, les gens de la côte est américaine s'intéressent au plus haut point aux *native studies*, pour autant que les sauvages ne campent pas aux portes de leurs demeures. En effet, Simona choisit de prendre pour objet de ses études de terrain les Tsiganes dans leur pays d'origine. De telle sorte qu'elle est accueillie tellement vite au sein d'un clan tsigane qu'elle devient même la maîtresse de Benko Kotar [le Sanglier]. Ce qui déplaît à sa mère. Epouvantée par les « études intimes » de sa fille, elle donne pour mission à un détective privé d'enlever Simona et de la vendre au Kosovo, mais de présenter la chose comme un crime commis par le clan de Benko. Celui-ci, sachant lire et écrire, et étant donc peu ou prou l'intellectuel du clan à ses heures perdues, est transformé en bouc émissaire. La mafia du clan décrète qu'il devra aller en prison à la place des mafieux. Là, il pourrait finir de rédiger son journal de bord familial. Pour le consoler, on lui verse de l'argent pour faire des études à

¹ Une traduction bulgare abrégée de cet article est parue dans l'hebdomadaire *Kultura*, numéro 4 du 30 janvier 2004 (n.d.t.).

l'étranger, ainsi que pour financer la publication de son livre. Simona apprend ainsi de quoi il retourne réellement chez les Tsiganes, et ce que son ambition peut lui en coûter. Pour finir, tout le monde est content.

C'est ainsi que se déroulent les événements dans la pièce de Boyan Papazov. Laquelle est un matériau qu'on croirait fait pour un film qui tire les conséquences criminelles du conflit entre le luxe des uns et la pauvreté généralisée des autres dans la Bulgarie d'aujourd'hui. Les braderies de la « culture native » [i.e. la façon de « vendre » les Balkans] rendent possible le cours de l'intrigue et les formes de sa représentation orale. Ceux qui ne possèdent plus rien peuvent toujours transformer les fantômes qui les poursuivent en pièces sonnantes et trébuchantes. De fait, tout ce dont on fait commerce sur le marché des possibilités illimitées atteint dans *Brader ses démons* sa représentation scénique amplifiée : des récits à se tordre de rire, dans lesquels les personnages évoquent leurs rêves et leurs déboires ; l'hyperréalisme d'une langue qui produit un puissant effet et rappelle à la vie.

Vue sous un autre angle, la « douce frénésie »¹ de Boyan Papazov est marquée par l'assaut de la dérive identitaire apparue depuis la fin de la Guerre froide. Cette façon d'envisager le monde, qu'apprennent les gérants des trusts multinationaux au cours de leur formation internationale, s'appelle le « culturalisme ». Ici, ce ne sont plus le pouvoir, l'influence et le profit qui sont visés, mais bien plutôt les cultures et les mentalités à l'état primitif. Parfois, cela se fait de façon belliqueuse, comme dans le « choc des civilisations » de Samuel P. Huntington ; d'autres fois, cela se fait pacifiquement, amicalement, avec des pincettes, comme chez les apologistes du pluralisme culturel. Le constat que l'autre est dépendant de sa culture jusqu'à la fin de sa vie sera toujours valable. Et qui cadre mieux avec cette image de l'autre que les « Tsiganes », qui font constamment aboyer le chien enragé de la vieille Europe avec leur mode de vie nomade ? En Tchétchénie, on bâtit des murs pour les ôter de la vue des gens, en Allemagne, on les relègue à proximité des déchetteries, en Roumanie, ils se font carrément tabasser. Les Tsiganes sont l'Autre par excellence. S'ils n'existaient pas, on les aurait inventés.

Dans cette œuvre de Papazov, « l'œil » qui s'appelle Simona guette impatientement l'arrivée de l'authentique. Toutefois, ce qu'elle voit, et ce qu'elle finit par ressentir par sa propre chair, ne fait que s'apparenter au monde qu'elle connaît déjà. Le travail manuel dont personne ne veut, le trafic de femmes, la prostitution et le vol à la tire règlent la vie des marginaux. Là comme ailleurs, c'est la mafia, en tant qu'unique structure organisationnelle, qui a le dernier mot. Le regard de l'Europe (et de l'Amérique) pour ses marginaux est plein d'indifférence, et vice-versa. « L'Autre » étant une fiction, le rêve d'une vie sans soucis à la tsigane ne peut être qu'une opérette, peut-être de Kusturica, mais à coup sûr aussi peu réelle que l'image d'une Europe propre et ordonnée selon le modèle germano-français.

¹ Boyan Papazov tente d'introduire de nouveaux genres théâtraux, qu'il désigne par des appellations très surprenantes. *Douce frénésie* est le sous-titre de *Brader ses démons* (n.d.t.).

REMARQUE SUR LA PRÉSENTE PIÈCE

(Athanasé Popov)

La pièce *Brader ses démons* défie l'interprétation. Non pas qu'elle soit dépourvue d'intrigue susceptible d'être racontée ou commentée, bien au contraire. Il s'agit même de la première œuvre littéraire écrite en bulgare qui raconte certains aspects de la vie des Tsiganes bulgares. La valeur documentaire de la pièce est indéniable. L'engagement politique est bien là, mais de toute évidence, ce n'est qu'un prétexte pour servir de support à une entreprise esthétique autrement plus ambitieuse. Le véritable sujet de la pièce, c'est ni plus ni moins que le Verbe dans sa primitive spontanéité. Or, spontanéité n'égalé pas immédiateté. De fait, le rapport au Verbe sacré (« au commencement était le verbe... ») ne peut être que médiat, car le Grand horloger garde jalousement ses prérogatives.

Boyan Papazov n'est plus tout jeune, mais il ne publie ses pièces que depuis six ans. En réalité, depuis qu'il a écrit *Espoir l'aveugle* (1978) – pièce qui n'a pu être jouée que longtemps après la chute du mur de Berlin –, il n'a pas cessé de tenter de s'approcher du Verbe sacré, en mettant au point un art de la *dramaturgie totale* : théâtre à jouer, mais aussi théâtre à lire ; art du monologue émaillé de répliques internes qui détonne par rapport aux mises en abyme du répertoire classique.

Le texte de *Brader ses démons* a été tissé comme une toile pendant des années. Papazov recourt aux registres les plus familiers dont dispose la langue bulgare, sans que les « gros mots » choquent l'oreille. La syntaxe cassée de Benko, surnommé « le Sanglier », laisse une impression de perfection naïve, par renversement des contraires. D'après le lexique destiné aux traducteurs, les erreurs sont voulues, autrement dit chaque faute est à sa place. Les barbarismes quasi-surréalistes peuvent être transposés, faute de mieux, dans l'argot des beurs, en ayant occasionnellement recours à des expressions manouches. Que dire de plus, sinon que *Brader ses démons* est beaucoup plus qu'une pièce de théâtre, puisque Boyan Papazov teste les extrêmes limites de la littéarité !

Synopsis

Brader ses démons est une pièce sur l'impossibilité d'échapper au déterminisme des origines. Elle malmène le mythe d'une vie tsigane « spontanée et naturelle ». Boyan Papazov nous propose de faire vivre en toute franchise, dans une Babel multiculturelle, notre monde d'aujourd'hui, dépourvu d'illusions et de fausses mythologies.

Brader ses démons est composée de 16 scènes organisées selon le principe de la polyphonie. Ce sont autant de fragments symétriques mais multicolores d'une mosaïque, contenus dans une action vaste comme un espace et profonde comme une métaphore.

La pièce présente la collision de deux cultures à plusieurs niveaux : celle de Benko le Sanglier et de Simona, anthropologue. Simona est d'origine bulgare-grecque-allemande ; après la chute du Mur, ses parents, – des nouveaux riches –, vivent en Floride, aux Etats-Unis. Suivant la méthode de l'anthropologie sémantique, Simona filme son étude de terrain – portant sur la subculture du clan tsigane des Sangliers – pour les besoins de sa thèse de doctorat et d'un projet de film. Pour se faire admettre rapidement par le milieu, Simona enfonce le code déontologique de l'anthropologue, faisant de Benko le Sanglier son amant provisoire. Les deux fils de l'intrigue, tissés autour de Benko le Sanglier et de Simona, présentent les points de vue des deux personnages sur leur relation et sur l'univers des Tsiganes. Benko écrit son journal de bord, Simona « vend » aux étudiants bulgares, sous forme de notes de cours, ses enregistrements vidéo des Tsiganes, avant de s'en servir lors de sa prochaine tournée de conférences dans plusieurs universités américaines.

Benko le Sanglier se berce de l'illusion et de la fierté d'être différent des siens, lui qui est moitié bulgare. « C'est à chacun de décider ce qu'il est... Moi, je suis un Esquimau noir, tu vois... Je fais pas partie de votre nation ». Plus tard, Simona établira que le pêcheur Alex le Frimeur, le « père » bulgare de Benko, est stérile. Benko veut échapper à son ethnie « stigmatisée » ; il cherche à « rejoindre une autre nation ». Et il écrit son journal. Sevda, la Turque aveugle qui est la mère de son enfant, tente de le persuader que les notes sont publiables telles quelles. Benko transcrit l'histoire orale de son lignage. Son grand-père Tajčo dit : « Grâce à toi, chuis pas près de casser ma pipe ! ». Pour eux, la parole écrite, c'est la vie éternelle. Benko s'illusionne à la recherche de la dignité, car « qui irait croire un manouche¹ ? ». Sa dignité de gitan est

¹ Dans le synopsis, nous laissons délibérément une terminologie fluctuante. Toutefois, dans la

atteinte depuis toujours. Or, quoi qu'il fasse, Benko reste attaché à son lignage et en subit les influences, en acceptant finalement devenir le bouc émissaire du clan des Sangliers.

La mère de Simona est au courant, depuis la Floride, de la nature sensuelle des relations entre sa fille et le Tsigane Benko le Sanglier. On apprend, au cours de la pièce, qu'elle a engagé une agence de détectives privés pour voir mettre fin à cette relation sans effusion de sang. On assiste, au fil de l'action, à des menaces voilées ou directes dirigées contre Benko. Les détectives feignent l'enlèvement et la vente de Simona comme esclave blanche au Kosovo. Simona croit avoir été la victime d'un trafic de chair blanche. Les détectives, des « ex-policiers » (miliciens communistes ou informateurs des services secrets), exécutent l'opération comme prévu. Simona est droguée et c'est ainsi qu'on lui fait passer la frontière ; elle reste dans une maison close sans avoir à se prostituer, puis elle est « rachetée », « libérée » et ramenée en Bulgarie. Les détectives lui disent qu'elle a été vendue par Benko le Sanglier et son frère Jojo le Bouseux. Il faut bien envoyer quelqu'un en prison. Et comme on ne peut pas compromettre le business du clan – le vol à la tire –, Benko sera prié par les siens d'aller en prison à la place de Jojo le Bouseux, le « Tsigane type ». Sans Jojo le Bouseux, l'existence sociale du groupe serait impossible. Le parrain de la mafia tsigane locale doit rester en liberté.

Trois personnages – Benko le Sanglier, Simona et papy Tajčo – véhiculent le sens principal de la pièce. Ils sont très différents, mais, au-delà du sujet de la pièce, ils ont en commun un regard vif sur la vie, leur désir de vivre et de parler spontanément, leur équilibre naturel entre corps et esprit. Ils sont entourés de toute une galerie de personnages hauts en couleur, emblématiques, appartenant à des sous-catégories nationales, sociales et psychologiques différentes : la Turque non-voyante Sevda, le maffieux tsigane Jojo le Bouseux, ses proches parents et esclaves Nanko et Šaška, le pêcheur Alex le Frimeur, le détective Ognjan.

Brader ses démons évoque un monde étrange. C'est une réalité, faite de mots, de monologues, de récits, de dialogues en apparence statiques. Cependant, dans cet espace verbal, il se passe des choses. Ce sont celles-ci, et non pas la rhétorique, qui font la force poétique et la philosophie de l'œuvre. La pièce « dilate » le temps de l'histoire. Il y a beaucoup de sensualité et de concret : des épisodes de la vie de Benko et

traduction de la pièce proprement dite, nous traduisons toujours l'équivalent bulgare de « Tsigane » et « Rom » par « manouche » et « gitan » pour éviter le langage journalistique politiquement correct. Le meilleur équivalent de « Tsigane », tel qu'il est employé dans les Balkans, serait « romano », à la différence près que les Tsiganes eux-mêmes s'autodésignent parfois comme des *cigani* (« Tsiganes ») quand ils adoptent un discours d'autoflagellation (n.d.t.).

de Simona ; l'existence presque criminelle du clan que dirige avec habileté Jojo le Bouseux ; la vie du pêcheur Alex le Frimeur. Les personnages roms s'expriment dans un langage exotique. Toute la pièce est chargée d'une forte dose d'humour, d'esprit rabelaisien et d'érotisme. L'être tsigane est fait d'un mélange de magie et de prostitution, de promiscuité et d'amour, de malheurs et de réussites, de lâcheté et d'héroïsme, de pragmatisme et de cynisme. Papy Tajčo dit : « La vie aime bien les petits plaisirs, mais elle-même n'est pas une partie de plaisir ». La vie matérielle et l'être, les « hauteurs mythiques » et les « bassesses physiologiques » vont de pair dans cette vie où l'homme, Tsigane ou pas, **ferait mieux de dresser et de domestiquer ses démons au lieu de les brader**. Car personne – fût-il rom, bulgare ou quelque autre *blood cocktail* –, ne naît et ne saurait naître libéré des démons de ses racines, blanches, noires ou « café latte ».

La pièce se termine par une scène extatique : la famille tsigane organise une grande fête à l'occasion de l'entrée de Benko le Sanglier en prison. Ivre, Benko se sent comme les autres. C'en est fini de la liaison avec Simona, qui avait été une frêle tentative de franchissement du seuil des préjugés raciaux et des différences culturelles. L'« Esquimau noir » et la jeune aventurière sont séparés. Les nouveaux riches de Floride et le maffieux tsigane Jojo le Bouseux sont aux anges. Le *statu quo* se trouve ainsi rétabli. Le démon à vendre poursuit son petit bonhomme de chemin.

Personnages

Benko le Sanglier	Tsigane du clan des kardaraches ¹ (40 ans)
Simona	anthropologue, <i>blood-cocktail</i> bulgare-gréco-allemand (25 ans)
Sevda	non-voyante, Turque ethnique ² , petite amie de Benko (30 ans)
Jojo le bouseux	demi-frère de Benko, tous deux étant nés de la même mère, kardarache (45 ans)
Alex le frimeur	père de Benko, pêcheur, Bulgare ³ (75 ans)
Tajčo ⁴ le Sanglier	grand-père de Benko et du Bouseux, cornemuseux, kardarache (80 ans)
Ognjan	détective privé (40 ans)
Nanko	cousin de Benko, kardarache (40 ans)
Šaška (Chachka)	sobriquet de Šasine, manouche turcophone, épouse de Nanko (35 ans)

L'action se passe de nos jours

¹ Sur les Tsiganes de Bulgarie (appelés « manouches » pour les besoins de la traduction française), divisés en tribus ou clans, voir une étude intéressante en anglais : <http://www.ncedi.government.bg/en/INTERNATIONAL%20CENTRE%20FOR%20MINORITY%20RESEARCH%20AND%20CULTURAL%20RELATIONI.htm> (n.d.t.).

² C'est-à-dire citoyenne bulgare d'origine turque (n.d.t.).

³ D'après la conception ethnique de la nation, dominante dans les Balkans, et notamment en Bulgarie, les Tsiganes et les Bulgares ne font pas partie de la même nation, bien qu'étant citoyens du même pays.

⁴ Sauf exception, c'est la translittération des slavistes (commune à toutes les langues slaves, et la seule reconnue internationalement pour le bulgare) qui est utilisée. Voici quelques indices pour la lecture : **ă = phonème proche du « eu » français ; u = ou ; j = y (comme dans « béquille ») ; c = ts ; č = tch ; š = ch. En outre, dans les noms bulgares, toutes les lettres se prononcent, et il n'y a pas de nasales.** En gros, c'est l'alphabet croate qui est utilisé pour ces derniers, à la différence près que la langue croato-serbe ne connaît pas le phonème « ă », qui existe par contre dans plusieurs autres langues balkaniques (n.d.t.).

1.

Ancienne chapelle de l'orphelinat « Reine Clémentine », à Varna

Une pièce nue. Un lit, une table, une chaise. On entend tout près le bruit sourd du ressac.

BENKO. (*Ecrivant dans un cahier. S'arrêtant d'écrire. Lisant.*) J'te dis pas quelle chance en or m'a souri, et c'est mieux par rapport à ce que j'ai connu avant. Elle s'appelle Simona. Rien à faire, 'y a des gadjies comme ça, bandantes. Ça arrive pas qu'aux autres, même si 'chuis plus tout jeune. Moi, en fait, 'chuis un peu raffiné. Moi, tu vois, quand 'chuis vraiment intéressé, j'attends pas pour emballer. Faut pas croire que ça se passe bien avec toutes les gadjies. C'est une de ces beautés, cette Simona, un régal pour les yeux ! Elle est pas toute blanche, mais on dirait une vraie Reine de Saba, le même visage et tout ! Sinon, elle est sèche comme ça (*il montre son petit doigt pour faire comprendre qu'elle est maigrichonne*), ça manque de matière. Mais pour tirer son coup, c'est mieux. Une fois que tu lui es passé dessus, il te reste plus qu'à finir tes jours en beauté. J'sais pas du tout quel âge elle a. Pour moi, c'est une gamine. C'est pas avec elle que je mangerais tous les soirs. Je la vois mal devenir ma femme. Par contre elle fait très bien la meuf qui est toujours là pour te tirer de la merde.

Pause.

Tu vois, quoi, j' lui paye un verre pour m' la faire. On m'interdit de tiser, mais je picole quand même. Descendre une bouteille, ça détend, tu vois. L'alcool, ça fait que je me lâche. Sans ça, 'chuis jamais d'attaque. Au début, j' sais jamais ce qu'il faut dire, 'chuis toujours gêné. « Eh, Simona, 'chuis pas un beau gosse, tu vois. 'Chuis pas un Roméo, mais ça m'a pas empêché de sortir tout le temps avec des meufs trop bien ! Quand j'en tiens une, j' la laisse pas filer, mais j' crois pas au *one night stand* ». Jeannine, sa sœur, i' paraît que j' lui fous un peu les jetons. Jeannine, elle dit de moi que 'chuis un *café latte*. Simona, elle me demande : « T'es vexé ? ». Non, j' vois pas pourquoi. J' cours demander aux éducateurs à travers tout l'orphelinat: « Pardon, c'est quoi un *café latte* ? Ils savent pas ce que c'est. Heureusement, la cuistote, elle sait. « Un *caffé latte*, pour les Ritals, c'est du café au lait. Que j' te voie pas donner des idées aux enfants ! Il manquerait plus qu'ils boivent du café au lait ». Jeannine, elle m' charrie par rapport à ma peau de moricaud. J'ui laisse pas voir que j' sais c'est quoi un *café latte*. Simona, ce qu'elle doit faire comme taf, c'est de donner des cours à la fac. « Voyons, mais tu parles le bulgare d'une façon si charmante ». – « Écoute, j'ui fais, notre façon de tchatcher le bulgare, elle est un peu zarbi ». – « Quelle est la langue dans laquelle tu penses ? » – « Toujours en bulgare ». – « Mais tu es un gitan. Pourquoi en bulgare ? » – « Quand je parle le manouche, les miens i' me disent que je fais le bouffon. Mais la langue bulgare, on me dit pas que j'

l'écorche quand 'chuis en société. À l'orphelinat, Gjulčin, la cuistote, c'était une mère pour moi. On m'envoie là-bas quand j'ai trois ans, et personne m'a jamais dit quand c'est que maman elle est morte. Je me suis tiré de l'orphelinat à 18 ans. Chez vous ou chez moi, ça cogite pareil, c'est kif-kif bourricot ». Simona, elle me fait tourner en bourrique avec son interview, et moi qui pense qu'à me la faire... Quand j'aime, j'achète trois roses, ça fait le prix d'une bouteille de vodka ! Des salades et des compotes de fruits, Simona, elle en avale des tonnes. « Tu devrais manger plus de légumes ! ». Pour répondre, je la taquine : « Ce que j'aime le plus avec tes salades aux croûtons, c'est le saucisson ! ». Elle la trouve bonne et se met à me faire du pied sous la table. Ça commence toujours comme ça. J' me la fais jamais si c'est pas elle qui veut la première. C'est la nature qui veut que ça se passe comme ça avec les gazelles. On a maté une vidéo l'autre soir, ça m'a bien chauffé. Simona, elle me prend la main. 'Y a pas de courts-circuits avec elle, pas de surchauffe. Après, ç'a moins bien gazé entre nous.

Pause.

J' me rappelle quand j'étais tout gamin. J' faisais mon numéro pour les inspecteurs de l'internat. J' recrachais ma leçon mot à mot. J'ai pas de problèmes avec la mémoire, tu vois. Oublier, par contre, j'ai plus de mal, tu vois. Sevda, elle en revient pas. « Benko, elle m' dit, c'est comment que tu fais pour ne rien oublier ? Où c'est que t'emmagasines tout ça ? Toutes ces histoires, toutes ces palabres, toutes ces salacités ! Les gangsters, des fois qu'ils sauraient que t' arrives à te souvenir de tout, 'y a longtemps qu'i' t'auraient supprimé ! ». Mais j'y suis pour rien, c'est la vie qui me grave la tête comme un CD ! J' me sens plutôt seul, tu vois. 'Chuis pas fâché avec les lettres. Raison de plus pour que toute la cité me respecte. Un jour sur deux, j' raconte ma journée en écrivant. Ça calme bien par rapport aux nerfs. Ça apaise l'envie d'écrire. Après, j'fais la lecture à Sevda de A à Z. En plus d'être aveugle, ça l'excite d'entendre des histoires sur d'aut' meufs. « Dis donc, Benko, mais c'est comme un bouquin. N'est-ce pas que t'es en train de me lire un bouquin ?! Papy Tajčo, c'est un sacré numéro de manouche, ça serait un crime de pas le faire figurer dans un bouquin ! Alex le Frimeur, lui aussi c'est aussi un personnage tout fait, Šaška aussi ! ». Mais j'peux pas la croire complètement, tu vois. Sevda, c'est mon ex, ça fait qu'elle est pas un bon critère. Chuis allé lui dire, à papy Tajčo, que Sevda, elle aimerait que j' fasse son portrait dans un bouquin. « Ecrire, c'est faire le bien, i' m' dit. J'te remercie, mon p'tit. Grâce à toi, chuis pas près de casser ma pipe ! ».

2.

Une résidence secondaire au bord de la mer dans le village de vacances « Saints Constantin et Hélène », près de Varna

SIMONA. (*Elle branche son dictaphone. Elle va et vient, parlant à voix basse*). *Just for my files*¹... Ce serait chouette que je réussisse à m'introduire dans la communauté des kardaraches. Ce serait palpitant et en plus, ça sent le doctorat clefs en main, avec un documentaire et un bouquin... consacrés à l'origine des kardaraches. Selon le dictionnaire de Max Vasmer², « karda » signifie « peigne » en polonais. Mais en russe, cela voulait dire « étable », à ce qu'il paraît. Chez nous, en Bulgarie, on les appelle des *Grebenari*. Maintenant, ma *First Encounter of the Kardarash kind*³. A Noël, Jeannine me dit: « *Sister*, tu viens avec moi dans un foyer pour enfants bâtards ? Il y a du pognon à se faire. Une de ces ministres péquenaudes, elle cherche deux pots de peinture pour tourner un clip ». – « Et nous, on fait quoi là dedans ? ». – « Comme elle sera filmée en train de prodiguer de l'amour aux orphelins, nous on fait la distribution des cadeaux et on se déhanche ». Ça va se passer dans l'orphelinat *Reine Clémentine*. On avance dans le couloir, un type perché sur une échelle est en train de repeindre le mur, et le directeur nous dit, pour se mettre en valeur : « Voici Benko le Sanglier, un gitan, il se sent vraiment à l'aise en notre compagnie. C'est donnant donnant. Tout lui réussit avec le bricolage, il retape tout un tas de choses; en contrepartie, il habite la chapelle, qui nous servait de débarras avant. On m'envie beaucoup d'avoir un type comme Benko ! ». On se dit bonjour à chaque fois. Tiens, je trouve que ce sobriquet « le Sanglier » passe plutôt bien. C'est parce qu'il y a des « Sangliers » dans le bouquin qui parle du pirate Spiros Mellas, qui est un ancêtre de ma famille de Varna. Les « Sangliers » y sont des domestiques. Jeannine me dit : « *Sister*, regarde-moi ce *café latte*, comment il va se vautrer du haut de l'échelle ! ». Et puis elle le taquine : « Eh, chef, c'est comment que tu te fais payer ? Au mètre carré ou au lit partagé ? ». Au lieu de rougir, Benko a foncé comme un black. « Mademoiselle, i' me dit, vu de l'extérieur, j'ai l'air différent de ce que j'suis en réalité. J'suis pas un lover, un djigolo comme on dit. J'gagne ma vie honnêtement et avec des bons sentiments ». Et Jeannine, du tac au tac : « Voilà ce qu'il me faut : des fleurs et des allusions, du mélange des genres et des positions ! ». À ce moment là, Benko l'a descendue de chez descendue. Il a dit texto : « Chuis un peu raffiné, moi. Même si vous me cherchez, j'vais pas pouvoir vous chier dessus. J'vous dimande pardon ». J'étais sidérée. C'était comme des propos d'adolescent encore naïf et pur. En plus de ça, la semaine d'avant, j'avais plaqué mon type suicidaire...

¹ Tous les passages en anglais le sont également dans le texte, sauf les rares anglicismes ou mots isolés qui traduisent des expressions bulgares (n.d.t.).

² Son *Dictionnaire étymologique de la langue russe*, qui traite aussi des autres langues slaves, est fictionnel (n.d.t.).

³ Allusion ironique au film de Stephen Spielberg intitulé *Close encounters of the Third kind* (note de Boyan Papazov).

Pause.

Je m'explique, sans citer de noms. Il en est à sa nième tentative, de vingt ans mon aîné, un artiste. Son bras gauche est sillonné de points de suture. Il me disait : « Tu sais ce que c'est, le suicide, ma petite chatte ? Ça revient à entrer crade dans la salle de bains et d'en sortir encore plus crade ». Il vient me voir en pleine nuit, complètement bourré, et i' me dit... (*Avec une voix d'ivrogne*) « Si-Mona, c'est comme mono, mais moi, je fonctionne en stéréo. Je peux pas prendre soin de toi. J'ai une famille, moi ». Après, il s'endort dans mon lit, l'enfoiré. Pendant deux mois, j'étais à plat, je revoyais ses cuites dans mes rêves. Une nuit, il s'est encore endormi et moi, j'ai appelé sa femme pour qu'elle vienne le chercher...

Pause.

A présent deux mots sur Benko le Sanglier. Après qu'on a fait connaissance, j'ai eu envie de courir, j'ai couru jusqu'à chez-moi. Voilà qui était de bon augure... Maintenant... Je vais lire le passage sur les Sangliers du livre intitulé *Les Pirates pontiques*. Il y a deux cents ans, j'avais, paraît-il, un aïeul qui était un pirate ayant son pied-à-terre à Varna, au bord de la Mer noire. C'est quelle édition, déjà ? (*Elle trouve la bonne page.*) Molho Publications, Greece, 1984. Oui, c'est ça... (*Elle traduit au fur et à mesure, faisant quelques pauses.*) « Savoir comment Spiros Mellas le pirate survécut. Le petit Spiros avait à peine un an, on l'allaitait encore, lorsqu'il tomba malade. Sa tête se couvrit de boutons saignants, et il avait les écrouelles. Son petit cou était sillonné de plaies ouvertes, et quand il tétait, le lait dégoulinait de ses plaies. Il pleurait toute la nuit, empêchant par là même les autres de dormir. Une nuit, mon père se leva pour aller au cabinet d'aisances et tout d'un coup, il vit un petit manouche assis sur le seuil, on eût dit un vrai petit singe velu en train de s'épouiller. Papa prit son élan pour lui flanquer un coup de pied, de telle sorte que le petit manouche roulât par terre deux enjambées plus loin. Celui-ci se sauva dans l'étable à moutons¹ en criant. C'est là que vivaient les Sangliers, une famille de manouches que mon aïeul avait accueillie, à condition qu'elle s'occupât du bétail et nettoiyât les latrines. Quand ils en parlèrent aux voisins, les vieilles décrétèrent : « L'enfant guérira. Le petit manouche que vous avez chassé avec des coups de pied, il représente la maladie de Spiros ». Après cet incident nocturne, le sang des plaies, qui commençait à former des mares, commença à coaguler. Spiros allait mieux et un mois plus tard, ses plaies se refermèrent ».

¹ *Kotar*, que nous rendons par « le Sanglier », vient du substantif *kotara*, plus connu sous la forme *kotora*, signifie « étable », mais aussi « porcherie » et dénote l'idée de saleté, mais la plupart des Bulgares ne connaissent pas le mot (n.d.t).

Pause.

Dès que j'ai fini de lire à Jeannine l'extrait sur le pirate Mellas et les Sangliers, elle m'a dit : « *Sister*, fais pas chier ! T'as trouvé personne d'autre à draguer à part ce loser ? Va plutôt calmer ta bougeotte aux *States* ! » J'ai lu un e-mail de Jeannine adressé à *Maman* et à *Second Papa*. Elle a écrit : « *Sister*, ma frangine, fait les yeux doux et tout le reste à un *café latte*. *Maman*, comment ça se fait qu'on puisse kiffer le *tribal junk sex* ? On n'arrive plus à se fixer de limites ! » La réponse de *Maman* mérite attention. *Maman* reconnaît qu'en ce qui la concerne, c'est un syndrome aristocratique. « Se vautrer avec la valetaille et les clodos. » Intéressant comme aveu... Le petit-fils du pirate Mellas avait fait des études à Heidelberg, d'où il avait ramené une Allemande, mémé Herda. A chaque fois qu'il s'était pris une cuite, il s'époumonait devant elle : « Herda, j'ai du sang grec, j'ai du sang bulgare. Je suis rusé comme un Grec, coriace comme un Bulgare, et j'encaisse comme un manouche ! Pourquoi c'est comme ça, espèce de connasse boche ? » – Et mémé Herda, elle lui demandait : « Quel est le sang qui me parle ? ». Nous sommes de sacrés cocktails... « *I am a blood cocktail* », voilà qui est bien pour un intitulé de conférence ou d'article. Ça va faire un tabac.

3.

Un appartement dans le quartier *Asparuhovo* de la ville de Varna

Sevda porte des lunettes noires. Un vieux magnétophone est posé sur la table. Sevda en compagnie de Benko.

SEVDA. J'appuie sur enregistrer et je vais mettre en marche la machine à café pour ton espresso. (*Elle trouve une cassette sur la table en tâtonnant, l'introduit dans le radio-cassette et appuie sur « enregistrer ». Haussant la voix.*) Septième cassette ! Benko est en train de lire le cahier du mois de mars. (*A Benko.*) Ça y est, à toi de jouer. (*Elle sort.*)

BENKO. (*lisant sur un cahier.*) 'Vie de ma mère, le destin m'envoie un grand amour. J' sais plus on est quel jour. C'est seulement le mois que j' connais. Côté cul, j'ai même pas besoin de la chauffer. À chaque fois, c'est Simona qui réclame son coup de quéquette quotidien. 'Chuis affamée, qu'elle demande. Dieu est avec nous. 'Y a des choses que j' crois, moi. Simona, elle fait la gadjie bien rodée, mais quand elle y est passée, j'ai vu qu'elle avait pas été si bien limée que ça. Elle connaît quoi, – le missionnaire et la levrette. J'ui ai dit que le nom de papy Tajčo, ça vient du mot turc « *tay* », « petit cheval ». – « Je veux chevaucher le petit cheval ! ». Mais ça la fait pas mouiller, elle est loin de pouvoir venir. J' trime un bon moment, avec ardeur et tout, mais la voilà qui refait de l'hystérie. « J' vais mourir, j' vais mourir ! J'ai mal au cœur ! Il faut aller chercher le toubib ! ». Elle tremble comme une

feuille. Comment ça, chercher le toubib, alors qu'on est à poil dans l'internat [où je squatte] ! Je regarde ses yeux. Son regard s'est figé. « Qu'est-ce que t'as, ma petite Simona ? ». Le tout, c'était qu'avant, elle arrivait pas à décharger.

Sevda entre. Benko poursuit sa dictée. Sevda écoute en se tenant debout.

La surexcitation, ça l'a rendue malade. « Simona, j'ui dis, ça peut pas aller comme ça ! T'es surchauffée ? Mais c'est obligé... Aide-moi et Dieu t'aidera à décharger ! ». J' me rappelle la date. C'était la semaine où on était dans la chapelle. Simona tient à ce qu'on se file des rancarts à l'insu de Jeannine. « Dis, on va se détendre un par terre ? ». Elle te tchatte comme un gadjo. J'ui dis : « Par terre, ça s'enfonce mieux ». – « On commence par quoi aujourd'hui – le petit cheval ou la brouette ? ». V'là la honte de tout déballer comme ça dans un bouquin. Ça devient de plus en plus chaud. Simona, elle a commencé à vouloir faire la gueule, à froncer les sourcils pendant que j'attends qu'elle jouisse. J' me suis levé sur la pointe des pieds. Je l'ai fait hurler comme une lionne. On est restés allongés par terre, son regard se voile, il coule des larmes, elle est tout sourire. « J'aurais jamais cru que ça pouvait être aussi bon, elle me fait. T'est pas obligé de me croire, mais c'est la première fois que ça m'arrive ». – « Qu'est-ce tu dis, t'avais jamais ressenti ça ? Fallait me le dire ! ». – « J'en étais pas capable. Je savais pas ce que c'était. Par contre qu'est-ce que c'est bon ! ». Papy Tajčo, il a pas besoin de haricots pour voir juste. « Parle de Simona sans crainte dans c' que t'écris ! T'as dû lui presser le point G ! ». J'ui explique par rapport à Simona : « Papy, 'chuis pas son premier. C'est un autre qui lui a appris les choses de la vie ». – « C'est toi qui as fait d'elle une vraie femme, i' me fait. C'est à toi qu'elle pensera toute sa vie ! ». Tu parles, elle va me larguer en ayant appris grâce à moi à bien faire du sexe. Elle va pas s'en tenir à un seul bon coup. Moi, j' peux pas aller me trémousser en boîte. Simona, elle veut traîner avec ma bande. « Dans ma discipline, ça s'appelle du *Fieldwork*, du travail de terrain ». – « Tu veux dire travailler dans les prairies, j' vois c' que c'est. J'ai fait de l'anglais à l'internat, tu vois ». – « J' voudrais avoir une conversation avec ton papa, avec Šaška, avec ton grand-père Tajčo, avec Sevda ». J'ui explique par rapport à Sevda : « Elle sent des tremblements de terre., c'est un vrai chat. Elle devine l'approche des secousses. Elle les ressent pendant qu'elle rêve, puis elle se lève. C'est la maman de ma fille Hristina ». Simona, elle veut tout filmer. « Les miens, ils connaissent ça, le magnétoscope. Mon frangin, il a une caméra, trois télé., des chaînes hi-fi, des merveilles. Mon paternel, il est bulgare, tu vois ! Si tu veux savoir queq'chose, c'est à moi qu'il faut demander. Eux, ils t' cacheront la vérité, tu vois. Moi, j' peux t'expliquer tout ce qu' i' faut savoir dans la vie ». (*Il éteint le radio-cassette.*)

SEVDA. Je voudrais qu'il vienne me voir ! Je voudrais qu'il me prenne par la main. Benko, quand il me sert fort, il peut être dangereux !

BENKO. Tu dis pas comment va la petite.

SEVDA. (*riant*) Ben, si je me cogne contre le rebord qui est là, elle aussi, elle se cogne ! Quand je lui demande la salière, la petite Hristina prend son temps pour l'apporter. (*Elle montre de la main la façon qu'a l'enfant de chercher.*) Elle parcourt les objets avec la main, elle tâtonne et ne la trouve que de cette façon. Elle fait tout comme sa maman. Je ne sais pas s'il faut rire ou pleurer, Benko ! En plus de ça, elle est fière d'aider sa maman. Dès qu'on va faire les courses, elle me dit : « Je t'emmène ! ». Elle est très intelligente, notre petite. (*Elle ouvre le clapet de sa montre pour en toucher les aiguilles.*) Il est deux heures. Les enfants restent à la maternelle jusqu'à cinq heures. On peut faire un petit câlin ?

BENKO. (*souriant*) T'as peut-être rêvé d'un tremblement de terre ?

Sevda rit, le visage tourné vers le plafond.

Garde tes lunettes. J' voudrais pouvoir te regarder en face.

SEVDA. Moi aussi, j'aimerais pouvoir.

4.

Un amphithéâtre, Nouvelle Université bulgare, Sofia

Un écran vidéo. Sur une table – un rétroprojecteur et un magnétoscope. Simona et papy Tajčo.

SIMONA. (*debout*) Le corpus audiovisuel est le fruit d'un travail de terrain réalisé au cours de différentes conversations à bâtons rompus. Je n'ai pu être introduite dans une famille de gitans que grâce à un ami proche, lui-même un gitan. Pour les besoins de la narration, il s'appellera seulement *Kotar*, c'est-à-dire le Sanglier.

Sur l'écran se succèdent, en gros plan, Jojo le Bouseux, Alex le Frimeur, Sevda, Šaška et papy Tajčo. Arrêt sur le visage de papy Tajčo.

Je commence à prendre la mesure de l'étendue et de la densité d'un réseau familial. Celui-ci constitue l'univers des *Kotar*, alias les Sangliers. Il s'agit de décrire la famille des Sangliers à travers des représentants du sous-groupe